

QUELQUES PROPOSITIONS POUR UN DISCOURS DU 11 NOVEMBRE

A vous, les 72 malheureux, dont le nom est gravé sur le monument aux morts de mon village, mais aussi à vos compagnons, revenus de l'enfer, blessés, amputés dans leur corps et dans leur tête.

A tous ceux qui ont quitté leur village avec le regret d'abandonner leur fiancée, leur femme, leurs enfants et leurs vieux parents, si démunis sans leur protection.

Vous sentiez qu'on vous forçait d'abandonner ceux qui avaient besoin de vous pour vivre, ainsi que votre terre ou votre atelier.

De cette France dont on vous parlait tant depuis votre enfance, vous ne connaissiez que votre village ; puis plus tard, la boue où vous deviez suer et claquer des dents de froid ou de peur avant d'y verser votre sang.

Sous le tonnerre de l'effroyable martèlement de l'artillerie, vous vous sentiez comme des vers sous un rouleau compresseur. Vous avez entendu les hurlements de vos camarades sans pouvoir rien pour eux.

Vous avez vu ces blessés, ces prisonniers, qu'on disait ennemis, ils ne ressemblaient pas aux monstres qu'on vous avait décrits. Dans leurs yeux la peur, la souffrance, étaient la même que la vôtre.

Durant ces quatre années, dans votre village, l'angoisse étreignait toutes vos familles.

La panique affolait les coeurs, quand le maire, avec son écharpe tricolore et sa tenue des dimanches, arpentaient les rues. Les femmes, derrière leurs fenêtres, priaient désespérément pour qu'il aille plus loin. Pourtant, il finissait toujours par s'arrêter devant une maison et frappait à la porte, il entraient avec l'épouvante dans la famille du malheureux sacrifié.

Deux fois par mois, en moyenne, monsieur le Maire reprenait son écharpe pour son funeste message. Certaines maisons l'ont vu s'arrêter plusieurs fois chez elles, au cours de ces quatre années.

Vous, là-bas, pateaugeant dans vos tranchées, vous sentiez que les sacrifices demandés étaient hors de proportion avec l'enjeu qui paraissait dérisoire. Le drapeau que l'on agitait comme un chiffon rouge devant vos yeux ne méritait pas le don de la vie d'un seul de vos camarades. Quant à l'ordre politique de votre pays, quel qu'il soit, il ne changerait rien à votre situation de manoeuvre journalier, de petit paysan ou d'artisan.

Vous étiez accablés et complètement démoralisés quand les obus français se sont abattus "par erreur" sur vos tranchées. Mais cet abattement n'était rien comparé à la rage qui s'est emparée de vous lorsque vous avez vu un officier brandir son arme contre un pauvre soldat rendu fou de terreur par la mitraille et les bombes.

Vous avez su que l'expression "faire dans son froc" avait une origine bien réelle et bien terre à terre. Apprendre par la rumeur dans votre compagnie, qu'un gradé avait été abattu par un de ses hommes, ne vous a pas consolé de la perte de vos camarades. Cela vous a accablé un peu plus, c'était la preuve de la folie ambiante et de l'enfer sans borne ni repère, où vous étiez.

Ceux d'entre vous qui ont atteint le 11 novembre 1918 avec tous leurs membres et leur lucidité, ceux-là ont laissé éclater leur joie, malgré leur innocence perdue, malgré leur plaie béante au plus profond d'eux-même. Ils ont haussé les épaules, en écoutant patiemment le discours pleins de "victoires" des notables restés à l'arrière.

Vous ne saviez pas que vos généraux, presque tous indemnes et vos dirigeants, se moquaient bien de votre idée fixe : "Plus jamais ça".

Au contraire, ils n'avaient de cesse de renforcer l'appareil militaire et par un traité injuste, ils préparaient, ils impulsaient, la prochaine guerre.

Vous ne pouviez vous douter que la "der des der" serait suivie pour vos enfants, par la Seconde Guerre mondiale. On vous dissimulait bien que dans les cachots de la République, un homme se dressait contre l'absurdité et les horreurs de la guerre. Cet homme, Louis Lecoin, avec quelques amis, devait faire la seule proposition de loi capable de nous sortir de l'engrenage des massacres : celle du désarmement unilatéral de la France. Ainsi notre pays donnerait l'exemple au monde d'une autre façon de concevoir les rapports entre nations. Un espoir fou, pour nos enfants.

Notre devoir le plus sacré, vis-à-vis des 72 sacrifiés de mon village, comme du million et demi de morts français et des millions de morts par le monde, notre devoir, n'est-il pas de donner une réalité à leur souhait : **"Plus jamais ça."**

Jean DELORME